

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 4

Artikel: Quelqu'un demandait conseil
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199193>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

travers parfois, et ce qu'ils nous en servent, sous forme de réflexions personnelles, est alors d'une cocasserie réjouissante. La philosophie enfantine ne brille pas, en général, par la clarté et la logique.

Reconnaissons pourtant que dans le bruyant monde des enfants, il y a de charmantes petites âmes. Chez ces frêles intelligences, qui découvrent chaque jour la vie, on rencontre aussi beaucoup de raison et de finesse. Les plus instruits nous étonnent bien des fois par les remarques qu'ils font, dont beaucoup d'hommes seraient incapables. Je me défie, en général, des petits prodiges, qui deviennent la plupart du temps des individus médiocres dans la vie ; il y en a pourtant d'authentiquement remarquables. Quand Chateaubriand vit Victor Hugo pour la première fois, il ne l'appela pas pour rien : « l'enfant sublime ».

C'est dans la catégorie des *intellectuels enfants* qu'on rencontre les plus spirituels ; on ferait un livre avec les mots amusants qui sont tombés de leurs lèvres moqueuses. On connaît celui d'un célèbre auteur français, lorsqu'il voyageait en Espagne avec son père. Ils étaient arrivés près de Madrid, sur les bords du Manzanarès, alors complètement à sec, et, comme il faisait très chaud, le guide vint offrir un verre d'eau à l'enfant ; mais celui-ci, repoussant le verre : « Allez, dit-il, l'offrir au Manzanarès, il en a plus besoin que moi. »

C'est par milliers qu'on pourrait compter les mots de ce genre.

J'avoue du reste qu'il y a quelque chose qui me plaît encore plus chez les enfants ; ce sont leurs curieuses associations d'idées, les mots inconscients qu'ils font, sans viser à l'esprit, en appliquant tout simplement leur petite logique enfantine à nos affaires. Là, à mon avis, ils sont délicieux ; leur charmante naïveté dériderait les fronts les plus moroses.

J'ai pour amie intime une mignonne personne de huit ans, qui a déjà emmagasiné un tas de choses savantes dans sa petite tête brune. C'est une demoiselle minuscule, à l'air sérieux et réfléchi, aimant les livres autant que les pouponnes et se plaisant à la conversation des grandes personnes. Un jour, à la table familiale, à propos du printemps, on se met à parler des cigognes. Chacun y va de sa petite anecdote sur ces fidèles oiseaux, chers aux Orientaux et aux Alsaciens. L'un des convives, peu au courant des faits et gestes de ces volatiles, croit devoir faire à la fin cette réflexion :

« En somme, les cigognes n'ont aucune utilité ! »

Alors ma petite amie, qui connaît à fond la raison des choses et le rôle joué ici bas par la plupart des animaux, s'écrie d'un ton indigné :

« Comment, les cigognes n'ont aucune utilité ?... Et qui apporte les poupons dans le monde ? »

HENRI SENSINE.

Onna vesita dè bounan.

Mé su zelà desando la vepra trovò on vilho que ié auzu cognu dè lo teim è que l'avé fan de revère on iadzo.

L'ire justamein dè coutè l'hoto que fasà dai dzevalle avoué dan dé.

— Cé va te, David, que l'ai deso dinse ? Bin lo bounan !

— Ah ! l'é té, m'n'ami, lo valet à Samuïè. Cé ne va pas tant mò, que mé fâ, è mé vouai-tein de la tita au pi. L'éga medze, le poillen liette, cé va bin, cé va bin. La senanna passa i'é tia mon caion, i'é assebin einterra ma fenna, te sà prau. On è rudo bin quand on a tot reduit.

To parai que sa fenna l'avà on bocon crouue

leingua, rappò que l'avà adi oquì à brama su sè vesins, m'a fé mau bin de l'oure devesa dinse, è craio que ne vu pas le retorna revère.

DJAN-DANIET.

Ce diable de colonel.

Le colonel "", bien connu, -- il est aujourd'hui dans un monde meilleur — n'était pas un Adonis ; oh ! non. Il avait surtout un profil bec d'aigle, très caractérisé, qui faisait souvent l'objet des plaisanteries de ses subordonnés et de toutes les personnes de son entourage.

Un jour, à table avec des dames et de jeunes officiers, on le prie, au dessert, de chanter quelque chose. Un lieutenant imberbe, assez fat, par exemple, dit à demi-voix : « On sait bien que les oiseaux de proie ne chantent pas. »

Le colonel a entendu vaguement.

« Qu'a dit monsieur ? » demande-t-il à sa voisine.

La dame, interloquée, ne répond pas tout d'abord.

Le jeune lieutenant est sur le gril.

« Eh bien ?... » fait le colonel, insistant.

— Eh bien... colonel, monsieur a dit que les oiseaux de proie ne chantaient pas

Le colonel, très calme : « Les paons non plus ! »

Une autre fois, à table également, conversant avec sa voisine, le colonel "" dit : « Voyez-vous, chère madame, quand une femme a envie de se marier, elle épouserait bien le diable !... »

— Vraiment, on le dirait, répond la dame, en jetant un coup d'œil à la femme du colonel.

Deux hommes.

UN HOMME SUSCEPTIBLE.

C'est pas pour dire, au moins, mais il ne fait pas beau vivre avec ces gens qui prennent la mouche tant facilement. Il faut avoir soin de mettre des gants pour leur parler, et puis tourner sa langue dans sa bouche avant de lâcher un mot, autrement on est sûr qu'ils vont se mettre de travers, et après c'est une affaire du tonnerre pour les rabouer.

J'en ai connu un ainsi. Il était domestique à Colombier sur Morges, il y a déjà longtemps de cela. Mon gaillard avait remarqué une fille qui était aussi domestique dans le village, et, sans en avoir l'air, il commençait un peu à la courir.

Voilà-t-il pas qu'un dimanche, à une dansée à Vullierens, il y trouva sa belle, qui était justement en train de vendre des séchons. De beau savoir qu'il va l'inviter et, tout en dansant, il a voulu faire un brin de causette.

— Dè io ités-vo ? qu'il lui demande.

La pauvre fille, qui était de Vuitteboef, lui dit tout bonnement :

— Mé, ié chu dè Vouaitébau, et vo, dé io ité-vo ?

Mon gros patifou, a-t-il pas cru qu'on le traitait de bœuf.

— Ah ! vo ités dè Vouaité-bau, qu'il lui a dit, eh bin mé, ie chu de Vouaité-vaste !

Et il te l'a plantée là, au beau milieu de la danse.

Faut-il pourtant être taborniau, quand même !

UN HOMME A CONVICTIONS.

Nous voilà pourtant un peu débarrassés des votes.

Je sais pas si vous êtes comme moi, mais il me semble qu'il n'y a pas grand mal. A-t-on assez voté et revoté pendant l'année passée. Il semblait, pardine, qu'on en voulait faire métier.

Et puis, ce ne serait encore rien si chacun y

allait pour son compte, mais il y a des masses de gens qui veulent à toute force faire passer ceux qu'ils entendent. C'est pas qu'ils y gagnent grand'chose, pas plus, c'est rien que pour qu'il soit dit qu'ils sont les plus forts. Et puis, les journaux s'en mêlent. On discute, on s'échauffe, on perd son temps, et, en fin finale, on a encore bien souvent l'affront de voir qu'on a perdu.

Quand je vois de ces gaillards qui se font tant de mauvais sang, je repense à un bon vieux paysan de Poliez-le-Grand.

C'était, il y a déjà quelque temps, on votait pour nommer un conseiller national, et il y avait deux candidats, Monsieur Rubattel-Chuard et Monsieur Freymond.

Le jour des votes, ils étaient là toute une bande à discuter lequel valait le mieux. Vous devez croire qu'ils n'étaient pas d'accord ; ils parlaient tous à la fois, tant et si bien qu'il n'y avait pas moyen de s'entendre.

Tout à coup, arrive l'oncle Samin qui sortait de voter.

— Eh bin, onclio Samin, lui crie quelqu'un, por quoqué ai-vo vóta, huoé ? Po Rubattet aô bin po Freymond !

— Oh bin, repond l'oncle Samin, mé, ié vóta po Freymond, lé lo pliou pri !

Dites-voi, est-ce au moins pas une raison, ça ?

PIERRE D'ANTAN.

Une fine goutte :

A son ami Grivaux,
Certain vigneron de Lavaux
Offrit un jour une bouteille

D'un vin dont il disait merveille.

— Eh bien, fait notre vigneron,

Comment le trouves-tu, mon bon ?

Il a dix ans, si ce n'est davantage !

L'autre, caressant du regard

La bouteille où dort le nectar :

— Elle est petite pour son âge !

E.-C. THOU.

Quelqu'un demandait conseil.

Des conseils, lui répondit-on, je n'en donne et n'en demande jamais. Ne prenez pas une détermination dans un moment de dépit ou de mauvaise humeur ; mais, en dehors de ces moments-là, vous êtes, mieux que toute autre personne, à même de juger de votre situation et de la résolution qu'il vous faut adopter. Si vous ne demandez conseil qu'à une seule personne, ou bien vous ne suivrez pas l'avis qui vous est donné — ce n'était pas la peine alors de le demander — ou bien vous y conformerez votre conduite et, huit fois sur dix, vous vous en trouverez mal. Si vous vous adressez à plusieurs : autant de personnes, autant d'avis différents. Dans l'incertitude, vous n'aurez autre chose à faire qu'à suivre votre propre sentiment. Le plus souvent, c'est encore ce qu'il y a de mieux. Le véritable fruit de l'expérience ne se récolte pas sur l'arbre d'autrui. »

Un singulier horloger.

Le général de B'', officier distingué de l'armée française, se retira dans sa ville natale de C''. Excellent homme sous tous les rapports, il se faisait, néanmoins, remarquer par une singulière manie : il tirait sa montre à chaque instant pour vérifier l'heure du moment. Rencontra-t-il un ami, sa première parole était : « Quelle heure est-il, s'il vous plaît ? »

Si la montre de son ami s'accordait avec la sienne, il éprouvait une vive satisfaction, mais s'il en était autrement, il paraissait tout agité et il tenait à savoir sur quelle horloge cette montre avait été réglée. Il réglait son chronomètre, disait-il, sur l'horloge de la gare, laquelle était tenue à ne point varier. Quand celle-ci retardait ou avançait de quelques secondes : « Ah ! s'écriait-il avec colère, ces chefs de gare sont-ils négligents ? les inspecteurs devraient leur infliger